

La chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues et sa compagnie de Maré sont de passage en France

Quatre ventilateurs pour un hangar de 1500 mètres carrés et 15 mètres de hauteur, par une chaleur de 40°C : on cherche l'air. C'est dans ce jus brûlant que les quinze danseurs de la chorégraphe Lia Rodrigues travaillent, dégoulinant de sueur au moindre geste, comme des forçats. C'est dans le même bain que les spectateurs cariocas, tout aussi ruisselants mais sans même lever le petit doigt, ont fêté avec eux les 20 ans de la compagnie, du 12 mars au 4 avril. Chaque week-end, quatre pièces – deux différentes par soirée – étaient enchaînées pied au plancher par les interprètes. Ce théâtre brut de brut est le Centro de Artes da Maré, ouvert il y a deux ans par Lia Rodrigues avec le soutien de l'ONG Redes de Desenvolvimento da Maré. Il est situé dans la favela de Maré (140 000 habitants), en bordure de la grosse Avenida Brasil qui relie l'aéroport au cœur de Rio. Cette proximité explique la relative facilité avec laquelle, pour la première fois depuis son installation dans la favela, Lia Rodrigues a pu faire venir des spectateurs à Maré, où ils ne mettent jamais les pieds « Avec Eliana Sousa Silva, la directrice de Redes, sans qui cette aventure est impensable, on a imaginé un système de réservations par mail, explique la chorégraphe. Selon le nombre de personnes qui me contacte, je loue un ou plusieurs minibus, en fixant un point de rendez-vous central à Rio. » Samedi 27 mars, l'opération un succès. Près de cent personnes, dont beaucoup de jeunes, remplissent les quatre rangs de sièges. Le lendemain, une trentaine franchissent le seuil du centre, dont beaucoup de gens de la favela. Certains sont des amis des danseurs- quatre interprètes sont originaires de Maré- ; d'autres suivent les cours donnés par la compagnie ; la plupart sont de simples curieux ou ont lu le journal de la favela annonçant les spectacles, dont l'entrée est gratuite. » C'est une victoire, dit Eliana Sousa Clive. Le projet de Redes est de briser l'isolement de la favela. Pour beaucoup, elle est invisible. Cette fois, ils sont venus. Quant à la population d'ici, elle a répondu présente et c'est aussi un événement. » Avant chaque spectacle, Lia Rodrigues et Eliana Sousa Silva accueillent les spectateurs. La première introduit son travail ; l'autre rappelle les objectifs de l'ONG qu'elle a créée il y douze ans, à Maré, où elle a grandi dans une famille de six enfants. Quelques jours auparavant, elle a animé un forum de discussion sur la sécurité. Une première dans un contexte toujours tendu. Le Centro de Artes sert aussi à ça. Dehors, des bribes de musique pop explosent. « Voici pourquoi, entre autres, mes spectacles se déroulent la plupart du temps en silence, explique Lia Rodrigues. La bande-son est suffisamment forte ici pour que je n'en rajoute pas. »

« Même s'il faut un peu de courage pour y venir chaque jour, travailler ici a changé ma vie »

**Calixto Neto** danseur

Lorsque les danseurs évoquent leurs débuts à Maré, ils se souviennent des coups de feu dont les éclats les figeaient parfois en pleine répétition. Aujourd'hui, ces irruptions brutales ne les perturbent plus. « C'est vrai que j'avais peut-être au départ, de venir travailler ici, raconte Lidia Laranjeira, 30 ans. Les préjugés contre les favelas sont tenaces. Or la plupart des gens à Maré travaillent, sont comme vous et moi. » La danseuse Gabriele Nascimento, 24 ans, est née et a grandi à Maré. Elle y vit toujours avec sa famille dans la maison de sa grand-mère. Elle a participé à un atelier de danse proposé par Redes, il y a huit ans. Depuis quatre ans, elle va à l'université le matin pour décrocher un diplôme en danse et répète l'après-midi. « Ce qui m'arrive est inespéré. Le Centre ouvre une porte pour les jeunes d'ici, il leur montre qu'on peut réussir. Quant au statut de danseur, il est très respecté. » « Ce n'est pas un lieu facile, ajoute le danseur Calixto Neto. Mais, même s'il faut un peu de courage pour y venir chaque jour, travailler ici a changé ma vie. Je le vis à ma manière comme un engagement politique. » Lia Rodrigues et Eliana Sousa Silva se sont rencontrées en 2003 par l'intermédiaire de la journaliste Silvia Soter, qui donne aussi des ateliers d'écriture pour les jeunes à Redes.

« je cherchais à remplacer un chorégraphe pour donner des cours de danse à soixante-dix jeunes, raconte Eliana Sousa Silva. Lia a accepté pour un an. » Cinq ans plus tard, Lia déniché un hangar abandonné, le loue, et commence avec ses danseurs les travaux, y compris ceux du bâtiment. Sur les murs du Centre, des photographies témoignent de la pose du petit plancher de danse. Dans les « loges », un espace séparé par un drap blanc du reste de la salle, quelques chaises. « Quelle chance d'avoir un lieu à nous ! soupire Lia Rodrigues. A Rio, la plupart des théâtres sont détruits, et il faut les louer très cher, ainsi qu le matériel technique, pour présenter un spectacle. Compte tenu de nos financements, c'est impossible. » Le gouvernement ne subventionne pas les troupes de danse. Lia Rodrigues consacre une partie de son temps à démarcher les mécènes, les entreprises. Depuis deux ans, elle était soutenue par la compagnie pétrolière Petrobras à hauteur de 500 000 réais (209 450 euros) par an, mais le contrat se termine. Lia Rodrigues s'inquiète. Elle paye ses danseurs sur douze mois entre 1200 réais (502 euros) et 3 000 réais (1256 euros) selon leur ancienneté. Heureusement, la compagnie tourne beaucoup, en particulier en France. « L'aide de lieux comme la Ferme du Buisson, à Noisiel, et surtout le Théâtre Jean-Vilar, à Vitry, où je suis en résidence depuis trois ans, m'est indispensable » assène-t-elle. Avec des associations de Vitry-sur-Seine, Lia Rodrigues, toujours en complicité avec Eliana Sousa Silva, a mis en place des échanges entre Rio et la France. Des Vitriotes sont venus à Maré, tandis que des Cariocas débarqueront, bientôt, à Vitry-sur-Seine. « Dans la favela comme des les cités, c'est la même expérience en miroir, commente Eliana Sousa Silva. A nous de la faire fructifier. »

Rosita Boisseau  
Le Monde

Une danse sans précaution, le geste à vif

DES NAUFRAGES, débarquent. Qui s'abrite sous une table, qui s'accroche sous une table, qui s'accroche à un fauteuil, qui se contente de serrer son tee-shirt comme une bouée de sauvetage. Pororoca, création 2009 pour onze danseurs de Lia Rodrigues, prend son élan dans son titre, qui désigne une vague immense née de la confrontation de l'océan et d'un fleuve. Quel choc ! Les corps jaillissent Lia Rodrigues travaille les corps comme une pâte qu'elle lève, malaxe, ramasse, étire, avant de la vriller sur elle-même. Jamais elle n'a réussi avec autant de puissance à sculpter dans la même énergie la masse collective et la furie individuelle. Un chœur urbain surgit avant de se dissoudre dans un troupeau d'animaux. Talent inné pour maintenir un geste à vif, en conserver au-delà de la technique et du savoir-faire la sauvagerie intime. Le côté « mal fini » de la danse de Lia Rodrigues, sa rugosité sont sans cesse contrebalancés par une composition millimétrée, un agencement des corps sophistiqués. Le plus souvent dansé en silence, Pororoca fait claquer les os, les muscles, gronder les souffles.